

Lurelu



Maxime : de la parentalisation à la construction du soi

Sébastien Chartrand

Volume 42, numéro 3, hiver 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92487ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

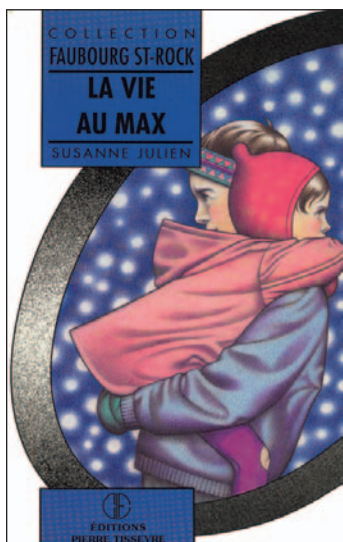
0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

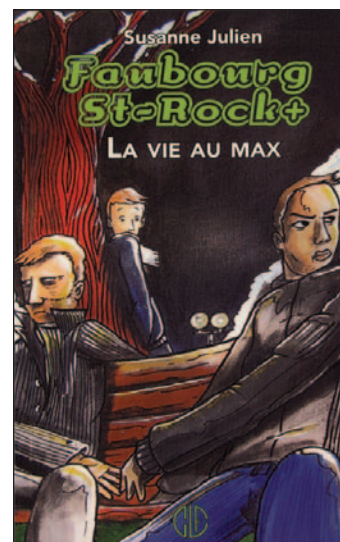
Citer cet article

Chartrand, S. (2020). Maxime : de la parentalisation à la construction du soi. *Lurelu*, 42(3), 71–72.



Maxime : de la parentalisation à la construction du soi

Sébastien Chartrand



On nomme parentalisation (ou parentification) le processus qui amène un enfant ou un adolescent à assumer les responsabilités que devraient normalement endosser ses parents; le jeune se charge alors du bien-être de ses parents et de sa fratrie pour pallier leurs insuffisances.

Au Québec, on commencera à porter attention au phénomène au tournant du millénaire, à la suite des publications de l'Américaine Mavis Hetherington en 1999 et 2003¹. Mais, presque une décennie plus tôt, Susanne Julien décrivait le vécu d'un jeune parentalisé dans *La vie au Max*.

Née en 1954, à Laval-des-Rapides, Susanne Julien fut d'abord animatrice en loisirs, puis suppléante dans une école pour jeunes handicapés mentaux, après avoir fait des études à l'UQAM. C'est en 1990 qu'elle décide de se consacrer entièrement à l'écriture.

Décrire la parentalisation pour la première fois

«*La vie au Max* de Susanne Julien [...] j'ai dû lire ça quand j'avais dix ans. Je n'étais pas un grand juge, mais c'est la première fois [...] que je lisais un livre qui me remuait autant. Ça parlait de la pauvreté. C'est une histoire un peu triste, un peu dure. [...] C'est peut-être le livre le plus marquant que j'ai lu plus jeune.»

Ces propos, c'est Simon Boulerice, porte-parole de *Lis avec moi*, qui les tenait dans les pages du journal *Le Délit*². Il n'est pas le seul à avoir remarqué la qualité du roman. La critique l'a également constaté : dans les pages de *Lurelu*, Andrée Marcotte soulignait que : «Dès le début, l'auteure sait captiver l'attention du lecteur. Chaque page ou presque est un nouveau tournant. L'intérêt du jeune lecteur est comblé, et ce, dans un mouvement soutenu³.»

Le protagoniste de *La vie au Max*, c'est Maxime Langlois, un élève modèle, discret, brillant et poli. Rien ne laisse supposer

qu'il vit dans la pauvreté, mis à part ses vêtements un peu usés et les midis où il ne mange pas. Orphelin de mère, il demeure dans un appartement miteux avec un père toxicomane et une sœur beaucoup plus jeune que lui. Seul pourvoyeur de sa famille, il parvient de peine et de misère à payer l'électricité, le loyer et l'épicerie en passant des journaux, en déblayant des entrées et en tondant des pelouses. Sujet aux sautes d'humeur de son père, il est fréquemment violenté, et sa principale préoccupation est de s'assurer que sa sœur aura un repas en revenant de l'école.

Une situation lourde, traitée sans complaisance ni mélodrame mais de manière très crue. Peut-être est-ce pour cela que la spécialiste et chercheuse Édith Madore affirmait en 1994 que le roman «avait l'inconvénient de grossir toutes les situations au point de les rendre à peine crédibles⁴». On peut certes comprendre cette réaction. Comme je l'écris plus haut, il faudra attendre les publications d'Hetherington pour que la société s'intéresse à la parentalisation. *La vie au Max* dépeignait une réalité qui ne serait l'objet d'études que six ans plus tard.

Mais toutes incroyables qu'elles pouvaient sembler, des situations familiales telles que décrites par Julien existaient bel et bien. Maxime Langlois fut le premier personnage de notre littérature à vivre une situation de parentalisation en pauvreté (si l'on exclut les émules de la «Perrine» de Daveluy, braves filles aînées canadiennes-françaises du terroir, prenant la famille en charge au décès de leur mère).

Mais le roman de Susanne Julien n'aura pas pour seul effet de permettre que «les jeunes [soient] émus de constater que ce fléau peut se retrouver tout près d'eux⁵». La structure même du roman, alternant la narration à la première et à la troisième personne, permet autant de pénétrer l'univers de Maxime que ses pensées les plus secrètes, et cela, d'une façon bouleversante.

Découvrir l'empathie

Dans son article *Se construire grâce au roman miroir*⁶, Jean-Marc Talpin, psychologue et maître de conférence (Lumière-Lyon-II), affirme que : «La littérature offre enfin aux jeunes un important réservoir de figures auxquelles s'identifier [...] L'adolescence est à cet égard complexe : elle témoigne à la fois d'une forte appétence identificatoire, liée à de nouveaux investissements pour s'éloigner des figures parentales [...] En matière de lecture, l'identification est d'autant plus facile que les modèles sont fictifs.»

Or, il est généralement admis que la parentalisation apprend à l'enfant tôt dans la vie à prendre soin de l'autre, à devenir empathique et à développer ses habiletés interpersonnelles¹. Ainsi, il semble que l'identification au personnage de Max, largement défini par sa sensibilité et son désir de veiller sur sa cadette, ait suscité cette même sensibilité chez certains lecteurs.

«Ça m'a beaucoup bouleversé. Je suis convaincu que plein de jeunes découvrent, comme moi, l'empathie d'abord par la lecture⁶», témoigne de nouveau Simon Boulerice, cette fois dans *La Presse*. Même constat pour Andrée Marcotte dans *Lurelu* : «On aurait presque envie d'y être pour aider Maxime! Celui-ci nous livre ses états d'âme teintés d'angoisse, tout en nous rassurant par sa ténacité et son envie de vivre. Bref, un roman dont on sort inévitablement grand³.»

Car Susanne Julien a le talent de narrer avec assez de sensibilité pour que le lecteur accepte de faire siennes les réflexions de Maxime – au point qu'il se surprend à espérer que le garçon, découvrant son père inconscient après avoir manqué son suicide et laissé une lettre explicative, se laisse aller au désir de parricide qui monte subitement. Des pensées très sombres pour un personnage aussi jeune, surtout en littérature jeunesse des années 90. Et pourtant, cela n'a pas empêché, en 1993, le roman d'être

finaliste au prix du Signet d'Or de Télé-Québec. C'est dire combien le calvaire de Maxime touche le lecteur au point que celui-ci puisse comprendre de telles pensées. Et si Maxime se ressaisit avant de commettre l'irréparable, il n'en reste pas moins qu'on sort marqué de cette lecture.

Redéfinir le modèle masculin

Après *La vie au Max*, Susanne Julien poursuit l'histoire du jeune homme dans *C'est permis de rêver*. Un second opus très réussi, la critique disant même que «cette suite s'avère meilleure que le premier roman⁴».

Le père de Max commet un geste qui lui sera fatal; repris en charge par les services sociaux, Maxime et sa petite sœur sont placés dans un foyer d'accueil. Le jeune homme porte les marques de son calvaire et il en subit toujours les conséquences : craintif, méfiant, il refuse de prime abord les mains tendues par son tuteur. Un apprivoisement mutuel est requis et celui-ci sera fort bien décrit – autre réalité à laquelle on commence à prêter une attention toute particulière.

«*C'est permis de rêver* met habilement en lumière les difficiles relations père et fils dans un monde où les fils d'aujourd'hui ne peuvent plus devenir les pères d'hier⁴», affirme Édith Madore.

Enfants de la génération de «la clé dans le cou», où le divorce des parents devient fréquent, les adolescents des années 90 sont nombreux à devoir assumer rapidement leur autonomie. Mais plusieurs jeunes, ne fréquentant désormais leur père qu'une fin de semaine sur deux (le jugement par défaut, à l'époque), se voient privés de leur principal modèle masculin. Au même moment, la société québécoise mute lentement vers une redéfinition du rôle du père, plus impliqué et plus sensible. Toujours à cette époque, les couples reconstitués se multiplient et l'autorité du nouveau conjoint est rarement acquise : celui-ci doit donc discuter, faire des

compromis et démontrer un tempérament attentionné pour être accepté.

Le père de Maxime est une sombre caricature de «l'ancien modèle» de père : un homme froid, absent, limité au rôle de pourvoyeur (qu'il ne remplit pas) et partisan de la discipline «physique». À l'opposé, son fils est doux, empathique, attentionné envers sa petite sœur – fort heureusement, le père d'adoption de Max, François, est aussi à l'image de ce nouveau modèle.

Pourtant, les premières semaines de cohabitation ne se feront pas sans heurt. François ressemble beaucoup à Max, mais il faudra un bon moment pour que ce dernier s'identifie à lui; suivant cette réflexion, l'adolescent des années 90 trouve ainsi un écho à ce que la société l'amène à devenir.

Un roman toujours d'actualité

Si une description du phénomène de parentalisation fait maintenant partie de la formation des futurs enseignants et des principaux intervenants, il n'en reste pas moins que cette triste réalité est toujours présente. Mais au-delà de la prise de conscience, l'histoire de Maxime Langlois porte à s'ouvrir vers l'autre par la compassion.

Les deux romans n'ont pas pris une ride, en un quart de siècle. Ils furent respectivement réédités en 2007 et 2008. Si d'autres références au personnage de Maxime sont faites dans *Les rendez-vous manqués* (un autre roman de Susanne Julien, où elle entremêle plusieurs des personnages de ses livres précédents), le diptyque consacré spécifiquement à Max reste une œuvre singulière dans la carrière de l'écrivaine. Elle demeure, encore aujourd'hui, une incitation à rester brave dans l'adversité et à croire en des lendemains plus rayonnants.



Notes

1. Mavis E. Hetherington, «Social Support and the Adjustment of Children in Divorced and Remarried Families», *Childhood*, vol. 10, n° 2, p. 217-236, mai 2003.
2. «J'ai envie de nommer ma vérité», Audrey Bourdon, *Le Délit*, 15 janvier 2019.
3. *Lurelu*, vol. 16, n° 3, hiver 1994, p. 16.
4. *Lurelu*, vol. 17, n° 2, automne 1994, p. 18.
5. www.lecturejeunesse.org/articles/se-construire-grace-au-roman-miroir.
6. «Défi *Lis avec moi* : quand des enfants transmettent le plaisir de lire», Marie Allard, *La Presse*, 8 juin 2019.

Bibliographie

- La vie au Max*, Éd. Pierre Tisseyre, coll. «Faubourg St-Rock +», 1994, 2007.
C'est permis de rêver, Éd. Pierre Tisseyre, coll. «Faubourg St-Rock +», 1994, 2008.